



CHAMBL'ENVI

Le Journal du Patrimoine et de l'environnement

Été 2010 N° 6

Le Toine et le Joannes

Quoi? Quoi?
Il y a trop de
déchets ?

Eh! oui ! La grenouille, l'homme devrait
comprendre qu'il est riche de ce dont il
peut se passer.



Le Toine et la Toinette, chez eux à midi, un jour de juin.

« D'où tu viens Toine ?

- Je viens du bourg où j'ai vu le Joannes

- Ah c'lui là avec son écologie , i te met la tête à l'envers.

Qu'est ce qu'il t'a dit cette fois ?

- Ben, i m'a dit que ça suffisait pas de faire le tri des déchets.

- Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'on mange plus rien ?

- Non, il dit qu'on doit réduire nos déchets, faire attention aux emballages, la Marcelle, elle a ressorti sa vieille yaourtière Tupperware

- Ah ! me parle pas de ça, ne viens pas t'occuper de ma cuisine, sinon moi je te supprime le vin en bouteille, parce que les bouteilles ça pollue aussi.

- Tout de suite il faut que tu t'énerves. Il a raison quand même quand il dit que le tri ça suffit pas. C'est quand même vrai qu'on jette beaucoup.

- On jette, on jette. On est bien obligé. Quand tu vas au marché, tu prends un citron on te le met dans un plastique.

- Voila, si tu prenais un cabas.

- Mais j' l'prends mon cabas, n'empêche !

- Le Joannes il dit que si on pesait les poubelles et qu'on paye en fonction, les gens ils feraient plus attention. Ca se fait dans certaines villes depuis plus de vingt ans.

- Le Joannes il dit, Le Joannes il dit , vous faites ben une sacrée paire tous les deux. C'est sûr que c'est pas les idées qui vous manquent. Je sais pas si vous êtes pas un peu fêlés.

- Le Joannes il dit que les fêlés c'est bien parce qu'ils laissent passer la lumière.

- Ah ben si Le Joannes il dit !

M.A.

1/4

"Gamine, j'aimais bien les vendanges,

la veille, on installait les bennes sur le char à foin, trois bennes, et puis les paniers.

Le lendemain, à 5h du matin, on partait. À 5 heures, oui, parce que pour aller jusqu'à Chantegrillet, il fallait bien ce temps-là. Il fallait traverser le Bonson: on passait chez la Madeleine.

Nous, les enfants, on nous asseyait tout au fond des bennes: c'était tôt, on n'était pas bien réveillés, et il fait froid, début octobre! Alors on nous recouvrait avec des couvertures, et par dessus encore, avec le manteau des vaches... Le manteau des vaches? C'est un tissu très épais, très serré, qu'on met sur les vaches quand elles ont fait le veau, pour qu'elles aient bien chaud. Mais là, les vaches, elles en avaient pas besoin. Parce que c'était elles qui tiraient le char.

On arrivait vers les 8h, et c'était parti! On mangeait sur place, à 10h. Et puis le repas de midi. Et à 3h, le pâté fait par la mère et la grand-mère... Des fois, on finissait tard, et on remontait à la nuit.

On s'entendait bien entre voisins, on s'entr'aidait. Maintenant, on a les instruments, on n'a plus besoin de donner un coup de main. On était deux, un de chaque côté du cordon de vigne. Et si on en oubliait une, de grappe, c'était une batiote: on remplissait un seau d'eau au canal, et on lavait les jambes de la fille! Mais la fille, d'abord fallait l'attraper... Ou alors, on nous machurait la figure avec la grappe, et on se retrouvait tout bargailloux! Les vendanges, c'était pénible, mais on rigolait bien...

On descendait à tous les voisins. Les filles, elles prenaient les vélos, et les gars descendaient à pied. Et après, on rendait la journée, quand y'avait besoin. Chaque famille avait sa vigne, soit à Chantegrillet, soit à Saint-Marcelin, soit à Saint-Rambert.



Le soir, on remontait tous à pied: plus de place pour les enfants dans le char, tout plein de la vendange! On passait par les coursières, et on était pas bien drus...c'était une sacrée journée!

En arrivant, fallait fouler le raisin... avec le fouloir: une espèce de grosse vis sans fin, qu'on tournait à la main. On mettait le raisin dans la cuve...une cuve en bois: y'en avait en ciment, mais dans la cuve en bois, le raisin, ça chauffe plus vite.

Quand on avait fini d'écraser le raisin, mon grand-père prenait un verre, pour nous en donner à nous aussi, les enfants, du vin doux. C'était bon! Y'avait que du sucre, mais ça saoulait quand même un peu... Après, le raisin bouillissait, et il s'alcoolisait.

Quand le vin avait bouilli, il fallait le presser au pressoir. Ce qui restait, la grappe, on le mettait dans un tonneau, et on le descendait à Saint-Rambert pour faire la goutte.

On était joyeux, on prenait le temps de vivre. On était plus d'enfants par famille que maintenant, et on ne partait pas: on restait. Maintenant, tout le monde s'en va... Et puis, c'était beaucoup moins mécanisé, fallait des bras, fallait du monde. On se retrouvait tous, souvent. Dans ce temps, il y avait plus d'entraide que maintenant, de nos jours, c'est chacun pour soi, les gens n'ont plus le temps... le temps de quoi? Ils sont pressés... Et puis les vignes disparaissent.»

(témoignage recueilli par Ch Foret)

La chapelle sainte Foy: (suite)

Une énigme. Trois questions ne trouvent pas de réponses circonstanciées :

Sa date de construction ?



Les historiens s'accordent pour situer la fondation de la chapelle entre 1050 et 1075. Les archéologues qui ont travaillé sur le site avant sa restauration la date de cette période à peu près. (cf. article de P.Trève)
Nous ne savons pas la date exacte de sa construction ni qui l'a fait construire

Y a-t-il eu un prieuré ?

Si l'on en croit Jean Marie De La Mure chanoine de Montbrison et auteur en 1673 d'une somme : l'histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon, « Hugues 1^o fonda le prieuré de Saint Victor , nommé(.) de Castelleto. »

Il évoque « une inscription gravée sur le frontispice de la grande porte de la salle capitulaire étant en un des coins de cette abbaye érigée depuis longtemps en chapitres portant l'année 1103. » Ce qui laisse supposer un ensemble important.

Dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Saint Etienne, Jean Antoine De La Tour Varan auteur du XIX^{ème}, écrit qu' « un titre passé au temps de Hugues 1^o fait foi qu'il

y avait au prieuré des religieux et des religieuses. » Les religieux étaient appelés frères Conchenses.

Si quelques écrits attestent l'existence d'un bâtiment conventuel, il n'en reste aucun vestige, ni même une trace. Nous pouvons penser avec G.Duby que les édifices religieux subsistent parce qu'ils étaient construits par des professionnels alors que les bâtiments d'habitation construits eux par les moines étaient plus fragiles ;

Pourquoi un prieuré dans ce site ?

A l'accoutumé les prieurés sont installés là où une communauté villageoise peut se développer. Celui-ci n'est pas tout près de Saint Victor. Une autre hypothèse évoque une halte sur le chemin de Compostelle. Cela paraît bien improbable, le prieuré n'est pas facilement accessible et n'est pas sur la route de Saint-Jacques. Cette question risque bien de rester encore longtemps sans réponse.

M.A.

La datation au carbone 14

En décembre 1995, le SMAGL confia à Mme Kunz et à Mr Le Barrier, archéologues, la conduite des fouilles sur la presque île du Châtelet.

L'une des tâches de leur mission était de chercher des éléments qui permettraient de dater l'origine de la chapelle.

Une première indication fut donnée par une croix gravée sur la pierre et découverte en ôtant le crépi du mur droit du bâtiment. Datée du XV^{ème} siècle elle restait, sans doute, trace du passage en ces lieux d'un éminent ecclésiastique. La deuxième indication est due à l'intuition des deux archéologues. En relevant les cotes de l'édifice ils avaient constaté que la porte d'entrée, d'une largeur d'un mètre cinquante, était maintenue par une barre en bois (épars). Celle-ci coulissait dans des trous de section rectangulaire creusés à mi-hauteur des pierres des montants du chambranle.

Avec une pince articulée, de leur invention, les archéologues réussirent à extirper du fond des trous quelques fragments de bois.

L'analyse de ces vestiges par la méthode du carbone 14 et celle de la dendrochronologie(dandro=arbre) indiqua qu'ils dataient probablement du début de la deuxième moitié du XI^{ème} siècle.

P.Trève

Au plaisir des mots:

Baronter : v.int. aller et venir, tourner en rond. « La Marcelle, quand elle est énervée elle baronte ».

Clanque : n. f. personne bavarde ; « Au marché de Saint-Rambert le dimanche, si je rencontre une clanque, quelquefois, j'ai pas le temps d'acheter mes légumes »

Clanquée : n.f. partie de bavardage. « En écartant mon linge à l'étendage, j'ai fait une bonne clanquée avec la voisine »

Alerte dans les garennes : lutte pour le développement du râble !



Résumé de l'épisode précédent : Ses lapereaux ayant atteint leur maturité, Léporido décide de quitter son refuge pour redescendre vers le garait des roncieres avec son fils aîné Coniglio junior en quête de nouvelles de ses congénères.

Episode n°6 : Rumeurs, humeurs et autres âneries.

C'était bien le premier printemps depuis des lustres que les prairies étaient si grasses. Il avait tant plu à seaux renversés que fleurs, graminées, herbe bien verte et feuilles croissaient avec ardeur en hauteur et en épaisseur dans tous les prés à pâture. Il s'en trouvait un de l'autre côté de la route vicinale qui menait au prieuré où demeurait un couple d'ânes depuis fort longtemps. La femelle, de taille moyenne, à la robe gris clair répondait au nom de Bergasine. Son compagnon, dénommé Balthazar, plus trapu, de robe marron foncée, très velue griffée d'une croix de Saint-André sur le dos, ouvrait et fermait tour à tour ses grandes oreilles pelucheuses au rythme des tourments infligés tantôt extérieurement par les insectes, tantôt intérieurement par ses ruminations digestives tout autant que cérébrales.

Depuis l'aube, Balthazar trotta en long et en large le long de la clôture comme un lapin en cage. Ce n'était pas la première fois et d'ailleurs une longue bande de terre nue bordant la clôture témoignait de cette usure ininterrompue causée par ses sabots. Bergasine, agacée, les flancs ballotant de droite à gauche, s'approcha de lui en maugréant : « Ce n'est pas bientôt fini cette ritournelle, tu vas finir par me donner le tournis ! »

Balthazar s'arrêta, dodelina de sa grosse tête et répondit, accablé :

- « C'est que je viens d'apprendre une nouvelle terrible qui risque de bouleverser notre vie bien tranquille, il paraît que nous allons retravailler dans les prés cultivés. Les bipèdes appellent ça la traction animale. Comme nos ancêtres, il va falloir tirer le palonnier(1) et la cassine(2) pour herser, buter et biner. Tu te vois avec un collier, des chaînes, à trimer toute la journée au soleil sous les ordres de deux bipèdes, sans compter les coups et les humiliations. Et ce n'est pas tout : il va falloir subir un dressage, à l'âge que nous avons ! »

Bergasine, passablement agacée par les jérémiades de son compagnon retroussa ses babines sur ses grosses dents jaunies par la chlorophylle et se mit à braire d'exaspération :

- « Mais cesse donc de geindre, pour faire ce travail, tu ne porterais ni œillères, ni mors et puis j'ai entendu dire que les maîtres ont enfin compris qu'ils n'obtiendraient rien de nous en nous maltraitant. De toutes façons, cette activité ne concerne que les jeunes ânes. Et puis c'est plutôt valorisant pour nous d'être utiles, d'autant que nous faisons moins de bruit et de fumée que leurs monstres à pattes rondes qui cavalent du soir au matin aux beaux jours. De plus nous ne consommons pas comme eux, leur précieuse huile de pierre, en voie de disparition, mais de l'herbe, qui est une nourriture inépuisable. Et ainsi, nous entretenons les pâtures !

Balthazar frappa le sol de ses sabots et agita ses oreilles en tous sens, en proie à une grande anxiété :

- « Je t'assure que ce n'est pas vrai, il est question de réquisitionner même les vieux ânes pour ce travail. Et avec ma fourbure (3) qui me torture le pied et ma dermite (4) qui me taraude le cuir, ma vie va devenir un enfer ! »

Bergasine que les éternelles plaintes de son compagnon rendaient acariâtre éclata :

- « C'est la mienne de vie qui est un enfer avec toi ! Toujours à supporter tes gémissements et tes yeux pleurnichards. S'il ne tenait qu'à moi, il y a longtemps que je t'aurais expédié au travail de traction agricole. Ainsi, j'aurais la paix, allez ouste ! »

L'ânesse, excédée allongea l'encolure en direction de la croupe de Balthazar dans le but de lui imprimer une morsure bien sentie, quand à ses pieds, une motte de terre meuble gigota de façon saccadée en deux endroits côte à côte. Les deux équidés, surpris, s'immobilisèrent et attendirent.



Enfin, on vit poindre les longues oreilles du grand Léporido presque en même temps que celles de Coniglio junior, son fils aîné. Tous deux ne parvinrent à s'extraire de la longue galerie qu'ils venaient de parcourir, qu'avec force tractions sur les antérieurs et ruades de leurs postérieurs. C'est quand ils s'ébrouèrent que les deux ânes les reconnurent.

(1)Palonnier : barre transversale aux extrémités de laquelle on fixe les traits de chevaux.

(2)Cassine : porte-outil pour la traction animale

(3)Fourbure : boiterie de l'âne provoquée par une suralimentation.

(4)Dermite : maladie de peau chez l'âne provoquée par les insectes en été.

(A SUIVRE)

Verobathi

Courrier des lecteurs:

Monsieur,

Je reçois depuis quelques mois cette feuille intitulée pompeusement « Journal du patrimoine et de l'environnement ».

Patrimoine ? Quelques lignes pour une bien noble cause. Un prétexte pour cacher l'essentiel.

Car l'essentiel, on le voit bien. Sous le fallacieux prétexte de défendre les petits lapins et les merles chanteurs, c'est le procès de nos chers paysans qui est fait ici. S'ils n'étaient pas là, peut-être en serions nous encore à brouter l'herbe, grignoter les racines et courir derrière les dits petits lapins armés de nos sagaies.

Ils font honneur à la France, monsieur, ils sont le patrimoine. Sans eux, la campagne serait couverte d'herbes folles et de taillis ; sans eux, vos beaux vélos tout neufs ne pourraient rouler sur ces chemins que les touristes étrangers nous envient.

Alors, arrêtez cet incessant harcèlement. Les curés ont déjà déserté les campagnes, ce sera bientôt le tour des paysans. Vous vous nourrirez demain de choux chinois et autres litchis, de surimis, suchis et autres i.

Bientôt, la disette s'abattra de nouveau sur ces riches terres qui aujourd'hui nourrissent le monde.

Ah ! Elle est belle la France.

Monsieur, je ne vous salue pas.

Maurice Le Trouhadec

Du Coq à l'âne:

L'Azuré du Serpolet

Au début de l'été, un papillon bleu volète à travers la campagne chamblouse : il s'agit de l'Azuré du Serpolet (Maculinea arion). Il papillonne, dans les prairies d'Europe, de Sibérie et de Chine, avec son envergure de 15 à 20 mm.



Il est atypique par le mode de développement de ses chenilles. Les femelles pondent leurs œufs dans les boutons de fleur de Serpolet. A sa naissance, la chenille se nourrit de la plante pendant quelques semaines. Puis elle descend au sol où une fourmi la reconnaît et l'emporte dans sa fourmilière. Là, elle se nourrit de fourmis juvéniles et hiverne (comme les fourmis). Elle devient chrysalide dans la fourmilière. A la sortie du cocon, le papillon sort à l'air libre.

Il est protégé aujourd'hui, alors qu'il a connu une période critique.

A.F.

La Renouée du Japon : (Plante envahissante)

Elle est originaire d'Extrême Orient ;

Elle est arrivée comme plante d'ornement et s'est retrouvée abandonnée dans la nature, chez nous. Avec un climat tempéré et sans prédation, elle s'y développe de manière rapide et elle menace nos écosystèmes. Elle résiste au gel, à la fauche, au feu, à la pollution...ses feuillages denses empêchent la lumière de passer et éradiquent toutes les plantes locales ainsi que les insectes ou autres petits animaux privés de leur écosystème..



L'avez-vous repérée, à Cessieux, au bord de la départementale, à droite après le village ? Prenez le temps de regarder : vous verrez qu'elle s'installe un peu partout sur les talus, le long des routes et des rivières. C'est dans ce milieu humide qu'elle est la plus impressionnante avec ses tiges de plusieurs centimètres de diamètre et ses feuilles plus grandes qu'une main d'homme.

Un moyen de lutte classique contre cette plante envahissante est de décaisser la surface envahie sur une profondeur de 30 cm afin d'atteindre les rhizomes profondément ancrés dans le sol, d'emporter cette terre au compostage et de la remplacer par de la terre végétale saine. Cette technique est très coûteuse.

Lionel Farrouault, technicien de rivière, dans le cadre de l'opération coordonnée Mare et Bonson (Communauté d'Agglomération Loire-Forez) a lancé un chantier expérimental en 2007. Nous l'avons accompagné, au lieu dit Les Gravières à Bonson. Ici la Renouée atteint une hauteur de 2 à 3 mètres.

Sur une parcelle de 1600 m², elle a été coupée et broyée puis recouverte d'une bâche agricole, le but étant d'asphyxier les rhizomes. Au terme des 3 années, (la bâche ayant été emportée par la dernière crue), on a la bonne surprise de voir réapparaître la végétation locale. Cette technique, plus facile à mettre en oeuvre et, par conséquent, beaucoup moins onéreuse que la précédente, paraît très intéressante.

Lors de cette visite, nous avons également rencontré une équipe du CNRS qui ouvre un chantier expérimental. Il s'agit de mettre en concurrence la Renouée et la Bourdaine, en espérant que cette dernière supplantera la plante invasive.

Et à Chambles ? Le premier principe est de ne pas laisser la Renouée s'installer, en arrachant les pousses et les rhizomes, et les enfermant dans un sac ou sous une bâche plastique jusqu'à pourrissement. Il faut savoir que chaque petit morceau de tige ou de rhizome devient une bouture qui ne demande qu'à s'installer dans le moindre petit espace de terre à nu.

Peu connue du grand public, la lutte contre la Renouée est pourtant une préoccupation de premier ordre pour les associations de loisirs de pleine nature (pêche, randonnée, nautisme...), ainsi que pour tous ceux qui se soucient de l'environnement et de la préservation de la biodiversité.

M.H.

Directeur de publication - responsable de la rédaction:

& Imprimeur Michel Autin
adresse: La Garde Chambles 42170
Association: Le Foyer Rural
adresse: Chemin de l'école 42170 Chambles
Chamblenvi@laposte.net